

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[124. Paris, Lundi 3 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

124. Paris, Lundi 3 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Femme \(mariage\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1838-09-03

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJ'éprouve tant de chagrin de ne vous adresser que des lettres tristes, ennuyées !

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°155/184-185

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 370, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/401-404

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
124. Paris, le 3 septembre lundi

J'éprouve tant de chagrin de ne vous adresser que des lettres tristes, ennuyées ! Il me semble que vous ne devez plus attendre le facteur avec impatience, que la vue de mes lettres ne vous fait plus aucun plaisir. Je ne vous amuse pas, c'est moi que j'accuse du fond de mon cœur. Je ne suis pas changée ; mon cœur n'est pas changé, mais je ne sens pas en moi la vivacité, l'animation, que j'y avais l'année dernière. Tout y est triste, découragé. Aucun sujet ne m'intéresse. Ah que je dois vous ennuyer ! C'est avec cette pensée que je me mets tous les jours à vous écrire. Imaginez comme cela me fait aller ! J'ai causé l'autre jour avec Médem et hier il a longtemps causé avec mon fils avec lequel il est très lié. Il n'a pas le moindre doute que le silence de mon mari lui est prescrit par l'Empereur. Dites moi, dites-moi ce qui mérite à faire ? Il est clair par les lettres de mon frère que lui n'est pas dans la confiance de cet arrangement, et je doute que l'Empereur en convienne avec lui. Mais encore. Une fois que faire ? & où on peut s'arrêter une si horrible persécution. J'en perds la tête. J'en perds le sommeil, l'appétit. Il n'y a que vous qui soyez bon, qui m'aimiez, mais vous ne pouvez rien pour moi. Votre affection est un bien immense, mais encore une fois, elle ne peut pas remplacer tout, me consoler de tout. Et l'abandon de mon mari, sa faiblesse, la cruauté de l'Empereur, tout cela jette dans l'âme un effroi, un désespoir dont je ne puis pas vous donner une juste idée. Je ne vois d'avenir pour moi, de repos pour moi, que dans la tombe.

J'ai fait la promenade hier avec mon Ambassadeur. Nous étions seuls, je l'ai mené à St Cloud nous avons marché. Nous avons parlé de tout avec une grande intimité, mais je ne lui ai plus parlé de moi du tout. C'est inutile. Il n'y a plus que vous qui soyez ma victime. Hier au soir il est revenu, & assez de monde. En fait de nouvelle figure, il m'est venu un Prince Waisemsky, littérateur distingué chez nous, grand avec de Toukowsky. il vient d'Erns, il a demandé à mon mari une lettre pour moi ; mais il n'a pas eu le temps de écrire. Il me dit que le grand duc allait mieux. Le monde diplomatique est très préoccupé de l'affaire Suisse. Personne n'en comprend l'issue. M. Molé est étonné à ce qu'on dit que Pahlen soit revenu sans plus. Il n'y aura jamais plus. J'ai eu une longue lettre de Lady Clauricarde mais qui n'a pas le moindre intérêt.

Le temps s'est mis au beau, cela m'est égal. Ah mon Dieu, quelle vie que la mienne ! comme il vaut peu la peine d'y rester ! Pardonnez-moi tout je vous en conjure. Ma tristesse est si grande, que j'oublié que je ne devrais pas vous parler ainsi. Adieu, Adieu. Ecrivez-moi, trouvez quelque parole de consolation, d'espérance. Adieu !

Citer cette page

Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857), 124. Paris, Lundi 3 septembre 1838,
Dorothee de Lieven à François Guizot, 1838-09-03

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1509>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreLundi 3 septembre 1838

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationVal-Richer

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

124.

Paris le 3 septembre Lundi.

370

J'éprouve tant de chagrin de ne vous
adresser que des lettres toutes vaines !
il me semble que vous ne devez plus
attendre de faibles avec impatience, si
la vue de ces lettres ne vous fait plus
aucun plaisir. Si ne vous accable par
certaines pensées de fond de mon
cœur. Si ne puis par changer, mon
cœur n'est par changé, mais si ne puis
par un vrai la vivacité, l'animation,
puis y avait l'âme dernière. tout
y est tout, découragé. aucun n'est
un intérêt. ah puis de vous le cœur !
c'est avec cette pensée puis une unité
tout le jour à son sein, imaginant comme
cela me fait aller !

j'ai passé l'autre jour avec Mlle de

et lui il a longtemps tenu avec moi
avec lequel il est très lié. Il n'a pas
la moindre date que le silence de mon cousin
lui ait pu servir par l'Europe. Dites
moi, dites moi ce qui me sert à faire?
il n'hésait pas les lettres de mon cousin
lui n'a pas la moindre confiance de cet
arrangement d'après date par l'Europe
mon cousin avec lui. mais mon
cousin que faire? son peut s'arrêter
une si horrible persécution? j'en perd
bataille. j'en perd le sommeil, l'appétit.

il n'y a que vous qui soyez bon pour
me servir; mais vous ne pouvez rien
pour moi. votre affection et un bon
cousin, mais mon cousin que faire
me peut par remplacer tout, me console
de tout. et l'abandon de mon cousin, la
faiblesse, la souffrance de l'Europe, tout

ula jith dau mon âme en effroi, en
désespoir, tout si en peine par vos
donner une juste idée. j'aurais d'ailleurs
pour moi, de regret pour moi, par dans
la tombe.

j'ai fait une promenade bien aux
mon accident. nous étions seuls
si l'ai amené à St Cloud, nous avons
marché. nous avons parlé de tout avec
une grande simplicité, mais j'ai bien
ai plus parlé de moi de tout. c'est
inutile. il n'y a plus pour moi qui
soient une victime.

hier au soir il est revenu, & après d
monde. ce fait de nouvelle figure est
un accident de son frère Waisensky, littérateur
distingué chez nous, grand ami de Tolstoy
il écrit Diderot, et demandant à mon frère
une lettre pour moi, mais il n'a pas
eu le temps de l'écrire. il me dit par

le grand Duc allait venir.

le monde diplomatique était préoccupé
de l'affaire. Personne n'en comprenait
l'issue.

M. Malin était étonné, à ce qu'on dit, que
personne n'ait deviné l'air plus. il n'y
aurait jamais plus.

j'ai une très longue lettre de Lady Hamilton
mais qui n'a pas beaucoup d'intérêt.

Le tour n'est pas au beau; cela n'est
égal. ah mon Dieu, quelle vie que la mienne!
comme il vaut que la mienne s'y tienne!

pardonnez-moi tout si vous ne comprenez
pas tout cela, mais j'ai grand besoin
de vous parer vos paroles ainsi.

adieu, adieu, écrivez-moi, tout ce que
vous voulez de consolation, d'espérance. adieu!